



# No man's land

de Danis Tanovic

## Fiche technique

**Bosnie/France - 2001 -  
1h38 -Couleur**

Réalisation et scénario :

**Danis Tanovic**

Image :

**Walther Vanden Ende**

Montage :

**Francesca Calvelli**

Musique :

**Danis Tanovic**

Interprètes :

**Branko Djuric**

(Ciki)

**Rene Bitorajac**

(Nino)

**Filip Sovagovic**

(Cerea)

**Katrin Cartlidge**

(Jane Livingstone)

**Prix du scénario Cannes  
2001**



## Résumé

Au cœur de la guerre de Bosnie, en 1993, l'histoire de deux soldats, Ciki et Nino, un Bosniaque et un Serbe, isolés entre les lignes de front ennemies, un "no man's land". Pendant que les deux hommes essaient de trouver la solution à leur inextricable problème, un Casque Bleu français s'organise pour les aider, contre les ordres de ses supérieurs. Les médias s'engouffrent dans la brèche, transformant un simple fait divers en un show médiatique international. Alors que le statu quo génère une tension grandissante entre les différents belligérants et que la presse attend patiemment une issue, Nino et Ciki s'efforcent tant bien que mal de négocier le prix de leur vie au milieu de la folie guerrière...

## Critique

(...) «La guerre, dit Tanovic, c'est surtout ce qu'on a dans la tête quand on la vit, c'est un état d'esprit.» Reproduire le paysage mental du Bosniaque en tee-shirt «Rolling Stones» et du Serbe à l'uniforme tout neuf, c'est creuser ce que leur dégage annonce : ce sont des civils hâtivement reconvertis en soldats. Deux types quelconques, pas spécialement sympathiques, qui, par la force des choses, sont au-delà de la réflexion. Ils s'affrontent parce qu'ils sont tenus de s'affronter, de se menacer, de se haïr. Parce que c'est le rôle qui leur est imparti dans la tragédie en cours. D'une brutale engueulade sur le thème «Qui a voulu cette guerre ?», le réalisateur tire une scène qui frise délibérément le grotesque : les deux hommes ont sans

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

doute des convictions, on voit surtout qu'ils sont cabrés sur des positions de convention.

Tanovic débusque ainsi les postures, casse les stéréotypes, et laisse deviner les signes d'une connivence, voire d'une sympathie, entre les deux adversaires - qui se découvrent même une ex-petite amie commune. Plus grand-chose ne sépare ces deux paumés qui, dans une autre séquence, d'un burlesque insolite, sortent ensemble de leur trou en caleçon et tentent d'attirer par de grands gestes l'attention de leurs camps respectifs. Et pourtant, d'un dérapage à l'autre, ils sont condamnés à reprendre les hostilités. Et ça ne peut que dégénérer avec l'intrusion dans ce huis clos à fleur de nerfs des comparses étrangers au conflit, les «observateurs», qui ont surtout à cœur de sauver la face quand les faits ne collent pas avec leurs théories préconçues.

Il y a les Casques bleus du coin appelés par les deux camps pour dénouer l'imbroglio. Ils sont de bonne volonté, mais les Schtroumpfs (comme on les a surnommés en Bosnie) sont à la merci d'une «chaîne de commandement» aléatoire. Et puis il y a les médias, représentés ici par une journaliste de télé britannique (la parfaite Katrin Cartlidge) qui traque le scoop en live : plus ils prétendent être honnêtes, plus ils faussent les perspectives...

La pertinence de **No Man's Land** est renforcée par ce basculement : trois hommes démunis qui jouent leur peau sont pris en otage dans un jeu macabre où l'irresponsabilité, la lâcheté et le cynisme créent des dégâts irréparables. Par petites notations, Tanovic dézingue sèchement les faux-semblants. Il lui arrive de frôler la caricature quand il tire les ficelles de ses marionnettes galonnées. Mais cette caricature vise juste quand il fait dire à un militaire que ses supérieurs sont réunis à Genève pour un séminaire sur les relations avec les médias... Il force le trait ? C'est un parti pris satirique fort, où l'on sent l'envie

d'en découdre, de mettre les points sur les i. Sans prêcher. Sans renoncer à l'humour, indispensable contrepoint au drame qui se dessine.

Car le drame est inscrit dans les excès et les ridicules du show militaro-médiatique qui s'est organisé autour de la tranchée fatale. Il se solde par un mensonge monstrueux. Tanovic l'épingle de la plus féroce manière qui soit. Avec juste un plan où l'atroce et le dérisoire sont indissociablement mêlés. C'est une image de cinéma sans parole qui s'imprime durablement dans la mémoire. La signature d'un cinéaste de 32 ans qui affirme déjà un tempérament hors du commun.

Jean-Claude Loiseau  
*Télérama - 19 Septembre 2001*

On pense à **Duel dans le Pacifique**, de John Boorman, qui jetait Lee Marvin et Toshiro Mifune sur un atoll du Pacifique. Il y a une dimension délibérément emblématique dans la confrontation entre Ciki (Branko Djuric), le Bosniaque au physique rugueux, un homme fait, et Nino (Rene Bitorajac), le jeune Serbe à tête d'étudiant, de lycéen, presque.

On sent bien que Tanovic a envie de les charger de toute une série de messages sur la guerre, en Bosnie en particulier, entre les hommes en général. Mais son instinct de cinéaste est assez sûr pour corriger en permanence sa volonté démonstrative et laisser les deux silhouettes prendre assez de chair et d'âme pour devenir des personnages à part entière. Cet épanouissement s'accomplit grâce aux deux acteurs qui jamais ne renoncent à la complexité des émotions et des pulsions, mais aussi par un coup de scénario qui tient à la fois de l'astuce et du génie, et s'avère à l'usage d'une efficacité irrésistible.

Entre Nino et Ciki, un mort s'éveille. Cera (Filip Sovagovic), un soldat bos-

niaque que l'on croyait tué, est vivant, mais étendu sur une mine qui explosera dès qu'elle sera libérée de son poids. On y lira bien sûr, comme le souhaite Tanovic, une métaphore des bombes à retardement qui gisent à travers les Balkans. Mais parce que Cera devient lui aussi un personnage et parce que l'horreur de la situation est assez originale, même pour la guerre de Bosnie, **No Man's Land** prend, à partir de l'éveil de Cera, une autre ampleur qui se déploie en cercles concentriques autour du duo original.

Il y a d'abord les deux armées croquées rapidement, les Serbes qui préfèrent gaspiller vingt obus plutôt que de courir le risque de laisser un ennemi vivant, les Bosniaques aussi peu équipés qu'organisés. Les deux côtés tombent d'accord pour faire appel aux Nations Unies, tant la situation dans la tranchée leur semble inextricable. Et dès qu'entrent en scène le général britannique au treillis impeccablement repassé (Simon Callow, qui passe du col clergyman de **Chambre avec vue** à l'uniforme avec une facilité saisissante), le capitaine français qui aimerait tellement ne pas avoir d'ennuis et son sous-officier plein d'illusions, Danis Tanovic s'installe dans la satire avec une assurance confondante. Non qu'il force tellement le trait. On peut se replonger dans les journaux de 1993 pour se convaincre du contraire. Mais il filme la farce onusienne en contenant sa colère avec tant de fermeté que celle-ci, comme la vapeur d'un autocuiseur, propulse **No Man's Land** d'épisodes absurdes en saynètes aussi comiques que terrifiantes.

Encore un peu plus à l'extérieur de la tranchée campent les journalistes. Ici c'est de télévision qu'il s'agit, représentée par Jane Livingstone (Katrin Cartlidge), employée britannique d'une chaîne américaine. La dure condition du reporter, coincé entre les indigènes persuadés que les journalistes viennent à la guerre pour s'enrichir grâce à la souffrance des autres et les rédacteurs en

chef avides d'images de souffrance qui feront monter les indices d'écoute et les tarifs publicitaires, est décrite en trois traits, avec le même talent (mais un peu plus de compassion) que Tanovic a mis dans son portrait de la machine militaire onusienne. Et quelles que soient la langue et la culture des interprètes, le jeune cinéaste obtient d'eux la même justesse, ce qui augure bien de ses talents de directeur d'acteurs. (...)

Thomas Sotinel  
*Le Monde Interactif - 19 Sept. 2001*

(...) **No Man's Land** commence comme un film de guerre «traditionnel», avec ses embuscades, ses tueries arbitraires, ses moments d'attente terriblement angoissants où il ne se passe rien. Puis, avec beaucoup d'habileté (de roublardise ?) Tanovic conduit ses deux protagonistes (le troisième n'a qu'un rôle fonctionnel), et nous avec, dans l'ornière de la tranchée qui, coincée entre les deux lignes antagonistes, devient le théâtre d'une bouffonnerie tragicomique, une manière de miroir grossissant de l'absurdité du conflit interethnique et de l'impuissance de la communauté internationale.

Cinéaste méthodique, Tanovic procède en deux temps pour parvenir à sa démonstration. Il orchestre d'abord un face-à-face entre Ciki et Nino, le Bosniaque et le Serbe, qu'il isole dans un surprenant huis clos à ciel ouvert. Haineux par principe, les deux hommes s'affrontent verbalement, se rejetant mutuellement la responsabilité de la guerre pour aboutir au dialogue de sourds, puis au non-dialogue (la menace d'un fusil se substituant aux arguments) : c'est là une belle métaphore du déclenchement des hostilités dans cette région des Balkans. Pourtant, très vite, ils passent de l'orgueil nationaliste - une posture bien plus qu'une conviction - à une compassion mal assumée qui les

empêche de s'entre-tuer. Ils se découvrent une petite amie commune et sont même près de se serrer la main. Lors d'une scène militant pour le pacifisme, Ciki et Nino, débarrassés de leurs oripeaux, agitent un chiffon blanc à l'intention des deux camps adverses : durant ce court instant, ils ne sont plus que deux hommes, placés à égalité (ils sont pareillement blessés) et contraints de coexister. Comme si le cinéaste nous disait que les peuples qui se sont déchirés auraient pu continuer à vivre en bonne intelligence - puisqu'il subsiste (presque) toujours une petite parcelle d'humanité chez les pires ennemis héréditaires.

Fin du premier acte. Désormais, ce micro-événement qu'est la cohabitation forcée entre le Serbe et le Bosniaque, épiphénomène dans une guerre menaçant l'intégrité d'un pays tout entier, attire l'attention des instances supérieures : les états-majors en présence, les forces de l'ONU et les médias. C'est alors que les visées allégoriques et la charge critique de Tanovic se révèlent au grand jour. À la manière de **The Second Civil War** de Joe Dante, le cinéaste alterne entre le point de vue individuel dans la tranchée (qui, du coup, passe au second plan), celui des militaires occidentaux, et enfin des équipes de télévision dépêchées sur place, signifiant qu'il s'agit là de perspectives irréconciliables. Si le portrait des officiers de l'ONU est un rien outrancier, Tanovic met parfaitement en évidence comment l'Occident, malgré sa puissance et sa bonne volonté, s'est rendu coupable de non-assistance à personne en danger - tout en intervenant, au nom d'un soi-disant «devoir d'ingérence». C'est là que la dimension individuelle de **No Man's Land** trouve toute sa signification : comment prétendre sauver un peuple menacé de «purification ethnique» quand on est incapable d'épargner trois vies ? L'implacable cynisme des médias, qu'incarnent les patrons de la reporter Jane Livingstone

(Katrin Cartlidge, formidable), n'en paraît que plus monstrueux...

Face à ce tragique imbroglio, Tanovic se pose une question que bien des cinéastes d'Europe de l'Est se sont posée avant lui : comment réagir face à l'absurde ? Avec **Underground**, Kusturica tentait d'y répondre par une volonté fantasmagique de réécrire l'Histoire, et par un déferlement baroque et surréaliste d'images et de sons. Tanovic, lui, choisit l'humour. En témoignage, par exemple, les réactions symétriquement semblables des deux camps face à ces trois hommes piégés dans le no man's land, ou encore les échanges quasi comiques entre Ciki et Nino. L'humour se fait volontiers grinçant quand le réalisateur décrit l'attitude aberrante des gradés de la FORPRONU, eux-mêmes tributaires des diplomates... en plein colloque à Genève ! Bien que l'issue du film n'incite guère à l'optimisme, on perçoit chez Tanovic une certaine foi en l'homme, malheureusement rattrapée par l'horreur de la guerre. Car ce qu'on retiendra de **No Man's Land**, outre sa dimension satirique, c'est que les deux protagonistes ennemis ont failli être sauvés par un inflexible sentiment de fraternité. La croyance - fugace - que l'enfer, ce n'est pas forcément l'autre.

Franck Garbarz  
*Positif n°487 - Septembre 2001*

## Propos du réalisateur

Quand il parle de **No Man's Land**, Danis Tanovic n'a pas la voix d'un réalisateur. Cette urgence, cette colère toujours prête à poindre à l'idée de ne pas être compris, sont plutôt celles d'un ancien combattant. Tanovic était étudiant à l'école de cinéma de Sarajevo lors du déclenchement de la guerre, suivi du siège de la ville par les forces serbes au printemps 1992. Il fit partie des volontaires de la première heure : "Croyez-moi, quand on a une kalachnikov pour quatre, on se sent idiot." Il a passé les deux années suivantes à filmer la guerre du côté bosniaque, devenant le responsable des Archives du film des forces bosniaques.

En 1994, Danis Tanovic a quitté la Bosnie pour la Belgique. De cette sortie de la guerre il garde un souvenir "plus douloureux" encore que de la guerre elle-même. Il a repris ses études de cinéma à Bruxelles. En 1999, il a écrit le scénario de **No Man's Land** avec, en tête, deux idées contradictoires : "Je voulais faire un film contre la guerre", et "je suis pro-bosniaque, comme tous les gens normaux". Il ajoute : "Aujourd'hui, on n'a plus besoin d'expliquer que les juifs ont été les victimes du nazisme. Pourquoi expliquerais-je que les Bosniaques étaient des victimes d'une guerre qu'ils n'avaient pas voulue. Ceux qui veulent savoir peuvent le savoir." Sa méfiance, pour ne pas dire plus, à l'égard des Serbes, transparait sans cesse, qu'il évoque avec une indifférence affectée un prix reçu par **No Man's Land** dans un festival serbe ou qu'il mette en doute la bonne foi du régime de Belgrade dans sa coopération avec le Tribunal de La Haye.

Pourtant, il reconnaît : "Peut-être que, si j'étais serbe, je me sentirais comme une victime."

Le noyau central de **No Man's Land** est sans doute encore trop brûlant pour que le cinéaste puisse en parler avec sérénité. Mais lorsqu'on passe aux couches

extérieures du film - le rôle des Nations unies et celui de la presse -, Danis Tanovic se fait très incisif : "Vous trouvez que je traite l'ONU sur le mode de la farce ? C'est par gentillesse. Ça aurait été trop dur de les montrer en train de jouer au football avec les Serbes à Srebrenica. Quand on regarde une femme se faire violer sans intervenir, on n'est pas neutre." Il rappelle néanmoins que de nombreux casques bleus ont laissé leur vie en Bosnie. Mais le cinéaste garde un souvenir amer des visites de Lord David Owen et, plus encore, de François Mitterrand, dans Sarajevo assiégée. Les journalistes sont un peu mieux traités. "Notre société fonctionne par chocs. Aujourd'hui, la Bosnie ne fournit pas de chocs, on n'en parle plus. Mais le pays a été sauvé grâce aux journalistes."

Le tournage de **No Man's Land**, en Slovénie, comportait un aspect thérapeutique. Les acteurs venaient de toutes les Républiques de la défunte Yougoslavie. Celui qui incarne le vétéran serbe qui place une mine sous le corps d'un soldat bosniaque inconscient est d'origine croate. D'autres rôles sont joués par des Monténégrins, des Slovènes ou des Serbes. Pendant que les acteurs "yougoslaves" échangeaient leurs souvenirs du conflit, les Britanniques et les Français qui incarnent les casques bleus ou les journalistes ont pris conscience de la réalité de la guerre de Bosnie.

Pour Danis Tanovic, le tournage de **No Man's Land** ainsi que sa présentation à Sarajevo sont une espèce de sortie de la guerre : "Voilà dix ans que je vis avec. Depuis la guerre, je ne fais plus de projets, mais je suis sûr que mon prochain film ne sera pas sur la guerre. Je veux me prouver que je suis capable d'autre chose."

Thomas Sotinel

*Le Monde Interactif - 19 Sept. 2001*

## Le réalisateur

De double nationalité bosniaque et belge. Né le 20 février 1969 à Zenica (Bosnie-Herzégovine). En 1993, les études qu'il poursuit à l'Académie des Arts de Scène de Sarajevo sont interrompues par la guerre. Responsable des archives filmées de l'armée bosniaque pendant les deux premières années de guerre, ses images ont été reprises dans de nombreux films et reportages à travers le monde. Il se forme ensuite à la réalisation à l'INSAS de Bruxelles (1995-1997). Il a réalisé depuis de nombreux documentaires.

*Fiche AFCAE*

## Filmographie

**No man's land** 2001

### Documents disponibles au France

Cahiers du Ciné n°558 - 560

Fiches du Cinéma n°1621

La Gazette Utopia n°216

Revue de presse